

**Leçon d'adieu du fr. Luc Devillers OP,  
Professeur d'exégèse et théologie du Nouveau Testament  
à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg  
de 2009 à 2020**

Chers collègues, étudiants et amis, la situation sanitaire nous joue des tours inattendus. Ma leçon d'adieu avait d'abord été programmée le 25 mai 2020, à la fin de mon dernier semestre d'enseignement. Nous avons dû la reporter au début de la nouvelle année académique, et elle fut alors fixée au 8 octobre. Mais la situation ne s'étant pas améliorée, il m'est impossible de me rendre en Suisse depuis mon nouveau lieu de résidence, sauf à commencer mon séjour par une mise à l'écart de dix jours. Ce qui était impossible, étant donné mes engagements dans mon nouveau lieu de vie et de travail. J'ai donc proposé au doyen d'annuler purement et simplement la tenue de cette leçon d'adieu, et de vous en transmettre le texte par le canal du service de communication de la faculté. Je vous en souhaite bonne lecture.

*Luc Devillers*

***De Iesu numquam satis...***

**L'accès à Jésus par le Nouveau Testament, un sujet inépuisable**

**Préambule : *In memoriam...***

Dans les cercles académiques s'intéressant aux origines du christianisme, on parle beaucoup aujourd'hui du rôle de la mémoire collective dans la construction de cette religion. En réalité, l'acte de mémoire est important pour tout être humain, ainsi que pour tout groupe qui veut vivre son présent et se construire un avenir. Personnellement, je sais que je ne me suis pas fait tout seul, et que d'autres avant moi ont balisé ma route. C'est pourquoi j'aime les actes de mémoire.

Certains parmi vous s'en souviennent, ma leçon probatoire dans cette université a eu lieu le 23 avril 2008 : c'était le 4<sup>e</sup> anniversaire de la mort du fr. Marie-Émile Boismard, éminent exégète dominicain de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, où j'ai enseigné pendant treize ans avant de venir à Fribourg. Je lui ai donc rendu hommage en parlant du Prologue de Jean, sur lequel il m'avait livré des intuitions précieuses et fécondes.

Quelques semaines avant mon élection comme professeur de la Faculté de théologie, mon père est décédé (2 mars 2008) : je lui ai alors dédié ma leçon inaugurale, en raison du travail graphique qu'il avait accompli, entre autres pour les Éditions du Cerf et notamment dans le domaine biblique. Un travail qui, à l'automne 2011, a fait l'objet d'une magnifique exposition à la Bibliothèque Cantonale Universitaire de Fribourg, grâce à l'initiative et à la compétence de mon collègue et frère Michael Sherwin.

En cette année 2020, quelques semaines avant la fin de mon engagement à la Faculté, ma mère nous a quittés, après une fin de vie silencieuse et mystérieuse dans un home (18 juin 2020) : je lui dédie affectueusement cette leçon d'adieu, avec ma gratitude pour tout ce qu'elle m'a donné et appris, notamment en matière de correction typographique (elle était responsable du service de correction aux Éditions Grasset).

De mes parents j'ai reçu, en matière d'œuvre littéraire ou artistique, le goût de la cohérence et de l'adéquation entre forme et fond. Eux-mêmes, pour des raisons professionnelles, se sont surtout investis dans l'aspect formel : création d'alphabets, de logos et de couvertures de livres pour mon père, avec parfois un travail de mise en page ; correction typographique des épreuves d'un manuscrit à publier pour ma mère. Si mon père n'a jamais parlé avec moi du fond des ouvrages théologiques dont il assurait la présentation graphique, ma mère, elle, lisait chaque jour les textes de la messe, et n'hésitait pas à me demander des explications sur certains passages des évangiles ou des lettres de Paul. Je présume que, si l'un et l'autre ne se sont pas vraiment affrontés au texte biblique lui-même, ce n'est ni par mépris ni par dédain, mais bien plutôt par un sentiment de respect devant une terre sainte qu'ils n'osaient pas fouler, à la manière de Moïse devant le Buisson en feu (cf. Ex 3,3-5).

J'ai donc hérité d'eux la conviction qu'il devait y avoir, autant que possible, une cohérence entre fond et forme. C'est pourquoi, dans ma charge d'enseignant et de directeur de mémoires ou thèses, j'ai toujours été réticent face aux travaux mal présentés, même s'il ne s'agissait que de brouillons : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » (Boileau). Certes, cela ne m'a pas empêché de me méfier d'autres travaux trop bien présentés, grâce aux outils informatiques de plus en plus perfectionnés, mais dont le fond est d'une navrante banalité ou même tout simplement creux ; j'ai plus d'une fois attiré l'attention de mes étudiants sur ce danger. La question de la cohésion entre forme et fond réapparaîtra dans le corps de cette leçon, et il est temps que je m'y mette, après ce long préambule.

## **Jésus, un sujet inépuisable**

Dans le monde exégétique francophone, l'année 2017 fut riche en ouvrages scientifiques sur Jésus (voir l'annexe en fin de document). Une maison d'édition parisienne qui s'intéresse aux questions religieuses a ainsi publié une magnifique encyclopédie consacrée à Jésus<sup>1</sup>. Avec le fr. Philippe Lefebvre (Département d'études bibliques), j'y ai modestement participé, parmi de très nombreux autres contributeurs. Merveilleusement complété par un dossier iconographique d'exception, ce gros volume de 845 pages toutes inédites – à la différence du volume paru un mois plus tôt chez un autre éditeur, avec un titre similaire, quasi plagié<sup>2</sup> – est tout simplement intitulé *Jésus. L'encyclopédie*. Dans l'avant-propos (p. 8), l'éditeur Jean Mouttapa écrit :

« [D]ans cet ouvrage conçu comme pluriel et montrant une recherche en continuelle évolution, nous avons délibérément laissé de côté la thèse dite “mythiste”, selon laquelle Jésus de Nazareth n'aurait jamais existé : les évangiles seraient donc une fable, imaginée puis

---

<sup>1</sup> Joseph DORE (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*, coordination : Christine PEDOTTI, Paris, Albin Michel, 2017.

<sup>2</sup> Collectif, *Jésus. Une encyclopédie contemporaine. Découvertes, histoire, art, sagesse*, Montrouge, Bayard, 2017. Comme l'indique discrètement dans sa préface Benoît de Sagazan, rédacteur en chef de la revue *Le Monde de la Bible*, cette encyclopédie se contente de regrouper des articles déjà parus dans la revue depuis 1977. L'effet de concurrence commerciale est flagrant.

élaborée par un groupe de Juifs du I<sup>er</sup> siècle en mal de révélations sensationnelles. Cette thèse, qui avait connu son heure de gloire au XIX<sup>e</sup> siècle avec le triomphe du positivisme, était vite tombée en désuétude du fait de ses propres contradictions et de l'avancement des travaux scientifiques. Or, depuis quelques années, elle a refait surface... »

Daniel Marguerat, un des grands exégètes de notre temps, ancien professeur à l'université de Lausanne, a largement contribué à cette encyclopédie. Plus récemment, il a publié à titre personnel un essai stimulant sur l'homme Jésus<sup>3</sup>. Il y écrit ces lignes (p. 347) : « [L]'examen des sources documentaires a fait toucher du doigt l'ancienneté exceptionnelle et l'abondance des informations dont nous disposons sur lui [= Jésus]. La théorie mythiste du Jésus imaginaire est une supercherie intellectuelle. » Le mythe n'est donc pas du côté de l'historicité de Jésus, mais bien plutôt du côté de ceux qui la nient. Cependant, dans une présentation de *Jésus. L'encyclopédie*, le théologien Luc Forestier interpellait ses auteurs<sup>4</sup> : « Suffit-il de déclarer comme purement mythiques les élucubrations concernant l'existence historique de Jésus ? » Alors que j'ai quitté la Faculté de théologie de Fribourg et son Département d'études bibliques depuis plus de deux mois, je voudrais réfléchir sur notre accès à Jésus, en évoquant tout d'abord trois tentatives récentes de remettre au goût du jour la théorie mythiste.

## 1. – Trois témoins récents de la thèse mythiste

### a) La thèse brutale de Michel Onfray

Cet auteur, qui multiplie les livres à un rythme effréné, a créé en 2002 l'Université populaire de Caen, qu'il a quittée en 2018. Il se fait un sacerdoce de communiquer aux masses ignares les rudiments de la philosophie. Il écrit sur tout ce qui concerne l'histoire de la pensée, la politique, la culture et la religion. À titre personnel, il est d'origine catholique et ancien élève d'un collège privé tenu par des frères. De son enfance et de son adolescence il a tiré une profonde haine des religions monothéistes, en particulier du christianisme dans sa version catholique.

Hélas, depuis son fameux *Traité d'athéologie*, publié en 2005 avec un énorme succès (près de 370 000 exemplaires vendus), Michel Onfray n'argumente pas contre la religion ou la foi en Jésus. Il vocifère des formules imprécatoires, et très souvent irrévérencieuses, scandaleuses et outrancières, sans qu'on n'ait jamais pu discerner le moindre argument rationnel dans tout son armement. Lors de la publication de ce *Traité d'athéologie*, un professeur de philosophie de l'Université de Louvain avait recensé en ces termes cet ouvrage : « Le livre de M.O. est de si médiocre qualité qu'on a parfois l'impression qu'il travaille lui aussi, comme il le reproche à plus d'un de ses devanciers, “pour réjouir les déicoles” (p. 265) [...] Au lieu de raisonner, M.O. multiplie sans cesse des formules aussi péremptoires qu'indémontrables<sup>5</sup> » ; « Dans son *Traité d'athéologie*, M. Onfray, sans souci de rigueur, se contente de mélanger les poncifs les plus usés de la polémique antireligieuse<sup>6</sup>. »

<sup>3</sup> Daniel MARGUERAT, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

<sup>4</sup> Luc FORESTIER, « Le problème Jésus dans notre société », *Cahiers Évangile* 187 (2019), 75-78, ici p. 76.

<sup>5</sup> Emilio BRITO, « L'athéologie sans peine, de Michel Onfray. À propos d'un ouvrage récent », *Revue théologique de Louvain* 37 (2006) 79-85, ici p. 82-83.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 85.

L'ouvrage plus récent intitulé *Décadence*<sup>7</sup>, deuxième volume d'une trilogie tout simplement nommée *Brève encyclopédie du monde*, est consacrée précisément à la naissance et à l'histoire de la foi chrétienne, comme l'indique son sous-titre : *Vie et mort du judéo-christianisme*. Voici quelques extraits des pages consacrées à l'inexistence historique de Jésus. Vous pourrez en apprécier le bien-fondé et la profondeur d'argumentation :

« Il ne sert [...] à rien de lire les Évangiles comme des textes d'historiens, encore moins comme des textes rédigés par des témoins directs. Jésus eût-il existé historiquement qu'aucun d'entre les évangélistes ne l'aurait connu : le plus proche de la Passion est séparé de Jésus par au moins une génération – dans les hypothèses les plus courtes.

« Il n'y eut aucune trace parce qu'il n'y eut aucun fait. Le seul fait qui fut est d'ordre conceptuel : celui d'une construction allégorique, mythique, mythologique, fabuleuse, métaphorique, symbolique, qui fonctionne comme un mille-feuille d'énigmes. Cette cristallisation donne un corps de papier à un Jésus qui n'eut jamais aucun autre corps. Même la chair de son incarnation est une fiction : Jésus boit du vin parce que ce liquide rouge annonce le sang de la Passion – c'est aussi la vigne du Seigneur plantée par Yahvé qui symbolise le peuple d'Israël, le pain venu du Ciel qu'on trouve dans l'Exode (16,4) ; Jésus mange du poisson parce que les lettres grecques qui constituent son nom et celui du poisson sont les mêmes – c'est enfin un clin d'œil à Ézéchiel (XLVII) qui nous apprend que là où il y a du poisson, il y a l'eau vive, et l'eau vive est celle du baptême de Baptiste, celle de Jésus, puis des chrétiens à venir.

« Jésus mange donc du symbole, et le symbole ingéré ne faisant pas de déchets, on ne s'étonnera pas que Jésus, Dieu fait homme rappelons-le, n'ait pas besoin d'uriner ou de déféquer – ce qui serait la moindre des choses quand on a choisi la voie de l'incarnation.<sup>8</sup>

[...] « Tout est dit à qui veut bien l'entendre dans l'*Évangile selon Jean* [...] Jésus est une pure parole, un Verbe pur, un simple *Logos*. Il n'a donc aucune existence historique mais, comme quand on a ouvert un oignon et que l'on ne trouve rien en son centre, Jésus est un oignon conceptuel au centre duquel on ne découvre qu'un verbe, une parole, un discours.<sup>9</sup>

[...] « Certes, Jésus a encore plusieurs milliards de disciples sur la planète. Mais une hallucination collective a beau être collective, et rassembler de vastes foules, elle n'en demeure pas moins une illusion. Comme Isis et Osiris, Shiva et Vishnou, Zeus et Pan, Jupiter et Mercure, Thot et Freia, Baptiste [*sic !*] et Jésus sont des fictions.<sup>10</sup> »

Cet ouvrage consternant par la médiocrité et même la grossièreté de ses propos, sans parler de l'absence de toute argumentation sérieuse, a suscité entre autres la réaction outragée d'un historien des origines du christianisme, Jean-Marie Salamito. Il lui a consacré un petit essai<sup>11</sup> intitulé *Monsieur Onfray au pays des mythes : réponses sur Jésus et le christianisme*. Salamito corrige la copie de l'élève Onfray, qui a bien mal lu les Évangiles :

« Le Jésus imaginaire de Michel Onfray ne mange pas, ne boit rien, ne dort jamais (p. 57). Le Jésus des Évangiles canoniques, lui, s'est entendu reprocher d'être "un glouton et un ivrogne" (Mt 11,19 ; Lc 7,34). Il a eu faim au désert (Mt 4,2 et parallèles) et sur le chemin de

<sup>7</sup> Michel ONFRAY, *Décadence : vie et mort du judéo-christianisme*, Paris, Flammarion, 2017.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 60.61.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>11</sup> Jean-Marie SALAMITO, *Monsieur Onfray au pays des mythes : réponses sur Jésus et le christianisme*, Paris, Salvator, 2017.

Jérusalem (Mt 21,18 ; Mc 11,12). Il acceptait d'être invité à des repas (Lc 7,36, pour ne prendre qu'un exemple) [...] Les Évangiles canoniques (que décidément Michel Onfray a dû lire en diagonale) mentionnent explicitement diverses parties du corps de Jésus. Sa tête [...] Ses mains [...] Ses pieds [...] Il y a plus : pour guérir un aveugle de naissance Jésus "cracha à terre, fit de la boue avec la salive et appliqua la boue sur les yeux" de cet homme (Jn 9,6).<sup>12</sup> »

« "Un concept ne rit pas", dit encore notre philosophe (p. 55). Certes, mais il ne pleure pas non plus. Or, à lire les Évangiles canoniques, on découvre la sensibilité de Jésus [...] Il a pitié des foules (Mt 9,36 ; Mc 6,34). Le verbe grec employé ici et en d'autres endroits par les évangélistes à propos de Jésus, c'est *splankhnizesthai*, construit à partir du nom *splankhna*, qui signifie "viscères". Ce verbe est exclusivement biblique : on ne le trouve que chez les Septante et les évangélistes. C'est qu'il décalque un verbe sémitique à la signification très concrète. En somme, Jésus a pitié des foules en ses entrailles, leur misère "le prend aux tripes". Cher Michel Onfray, vous connaissez beaucoup de concepts qui ont des tripes, un cœur sensible<sup>13</sup> ? »

Ce qui effraie ou consterne, dans le cas de Michel Onfray, c'est le succès éditorial qu'on lui accorde en France. En effet, son éditeur est une des grandes maisons parisiennes, et l'ouvrage *Décadence* est un énorme livre de plusieurs centaines de pages, précédé et suivi d'un premier et d'un troisième tome tout aussi volumineux.

#### b) La thèse herméneutique de Nanine Charbonnel<sup>14</sup>

Le cas de cette personne, qui enseigne la philosophie, est bien différent, et plus respectueux des textes sacrés. L'autrice se dit spécialiste d'herméneutique, et c'est au titre de sa spécialité qu'elle décrypte le caractère mythique du personnage de Jésus : « Notre thèse est celle-ci : il s'agit, dans les Évangiles, d'un accomplissement non pas dans le réel historique mais bien dans la seule textualité, et ce, en suivant la logique même du judaïsme<sup>15</sup>. » Nadine Charbonnel a manifestement une grande connaissance des écrits rabbiniques, et des méthodes d'interprétation des textes bibliques dans la tradition juive. C'est sa clé de lecture des évangiles, et c'est en allant jusqu'au bout des possibilités du symbolisme des chiffres, des noms, des lieux, qu'elle aboutit à la conviction que Jésus n'est qu'une « sublime figure de papier ».

Si pour elle interpréter les évangiles en cherchant à tout prix à les relier à une histoire événementielle et à un personnage réel est une tentative vaine et problématique, elle n'hésite pas à dire qu'avant elle tout le monde s'est trompé, même ceux qui ont prétendu aborder avec rigueur le rapport entre histoire et interprétation des textes. Elle semble résolument convaincue d'être la première à avoir bien interprété les écrits bibliques relatifs à Jésus. Malheureusement, ce n'est pas la première fois que l'histoire moderne de l'exégèse biblique est traversée par l'intervention d'une telle personne, persuadée d'avoir opéré le bon décryptage des énigmes bibliques, textuelles ou historiques, symboliques ou allégoriques. Mais ce genre de conviction, où toute la vérité se trouve d'un côté et l'erreur de l'autre, ne peut que laisser dubitatif.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 26-28.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>14</sup> Nanine CHARBONNEL, *Jésus-Christ, sublime figure de papier*, Préface de Thomas Römer, Paris, Berg International, 2017.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 157.

c) La thèse exégétique de Thomas Brodie<sup>16</sup>

L'exégète irlandais Thomas Brodie constitue encore un autre cas, à la fois plus intéressant que les deux premiers et néanmoins tout aussi déconcertant. Cet exégète du Nouveau Testament a longtemps été dominicain, et à ce titre il a enseigné le Nouveau Testament dans le *studium* de Tallaght, au sein de la province dominicaine d'Irlande. Mais tout récemment, il a quitté l'Ordre des Prêcheurs pour se marier (à un âge fort avancé !), après avoir publié *in fine* un ouvrage déclarant sa conviction de la non-existence historique de Jésus, ainsi que de celle de Paul. En réalité, cette conviction lui est apparue très tôt dans sa vie de chercheur ; mais, en tant que prêtre et religieux, il a cherché à soumettre sa découverte et à la discuter avec des confrères. Il ne lui a pas été facile de trouver des interlocuteurs aptes et prêts à l'aider dans sa lecture des textes, et encore moins des auditeurs prêts à assumer la conclusion qu'il en tirait concernant la non-existence historique de Jésus. Il lui a aussi été difficile, sinon impossible, de trouver un éditeur se risquant à publier un de ses articles ou sa monographie de base. Toutes ces raisons expliquent qu'il ait attendu l'âge de la retraite pour exposer publiquement le résultat de ses recherches : il n'y a jamais eu de personnage historique appelé Jésus, tout comme il n'y a jamais eu de Paul.

Ce qui est le plus déconcertant dans la thèse de cet auteur qui fréquentait régulièrement les congrès de spécialistes, c'est qu'elle apparaît à ses yeux comme la solution la plus simple du problème Jésus et de celui des écrits de Paul. En réalité, il n'y a pas à hésiter : c'est bien la solution la plus compliquée que l'on puisse imaginer. En effet, elle suppose – ou plutôt elle impose – d'admettre qu'il y aurait eu un auteur unique – Luc ? Apollos ? Qui d'autre encore ? – suffisamment génial pour créer quatre récits évangéliques à la fois proches et différents. Et puisque le personnage de Paul relève lui aussi de la fiction, cet auteur hyper-génial aurait donc créé l'inventeur du christianisme, après avoir inventé le prophète venu de Dieu. Finalement, plutôt que d'accepter l'existence d'un personnage génial dont bien des contours historiques nous échappent, certes, mais que nous connaissons par des témoignages authentiques, Brodie préfère imaginer un autre génie, non plus prophète itinérant et vivant dans la pauvreté, mais homme de lettres travaillant à son bureau pour composer divers ouvrages sur un personnage fictif.

Or, ce qui frappe celui ou celle qui lit attentivement les écrits du Nouveau Testament, c'est à la fois leur très grande diversité, de style, de vocabulaire, de qualités littéraires et d'opinions théologiques, et néanmoins leur commune adhésion à un kérygme fondamental concernant la personne, le destin et la mission de Jésus.

Brodie précise sa position : « Dire que Jésus n'a pas existé comme individu historique ne signifie pas qu'il a été éliminé. Copernic n'a pas éliminé la terre. Il l'a simplement vue d'une manière nouvelle, différente de celle impliquée par la Bible. De même pour Jésus ; il n'est pas éliminé, mais vu d'une manière nouvelle. Il est vrai, cependant, que Copernic a dérangé. [...] Il a semblé ôter littéralement le sol en dessous des gens. La terre a perdu sa place centrale ; elle a aussi perdu un peu de sa solidité, spécialement l'image qu'en donne la Bible d'une réalité reposant sur des fondations inébranlables (cf. Ps 104/103,5). Jésus aussi perd un aspect de sa

---

<sup>16</sup> Thomas L. BRODIE, *Beyond the Quest for the Historical Jesus: Memoir of a Discovery*, Sheffield, Phoenix Press, 2012.

solidité. Mais il ne perd pas sa place centrale. En réalité, sa place centrale en tant qu'« image du Dieu invisible » (Col 1,15) n'en devient que plus claire.<sup>17</sup> »

[...]

« L'histoire racontée par les évangiles n'est donc pas celle d'un individu qui a vécu il y a deux mille ans. C'est l'histoire d'une vie essentielle [“une vie vitale”, *sic* !] qui a été à l'œuvre depuis le début du temps, mais qui est devenue dramatiquement plus claire pour bien des gens il y a deux mille ans. C'est une vie qui, quand on commence à la voir, peut sembler jouer les trouble-fête (ou rabat-joie, orig. « killjoy »), mais qui, quand on la prend pleinement, donne aux gens davantage d'espace pour respirer, un plus grand sens des pleines dimensions et possibilités de la vie. C'est une vie que les évangiles ont rapportée sous forme d'images, des images qui ont façonné le christianisme et ses rites – et comme le grand art ces images sont radicalement vraies.<sup>18</sup> »

#### d) Bilan de ces trois thèses mythistes

Les déclarations fracassantes de Michel Onfray sur la non-existence historique de Jésus ne méritent aucune réponse, puisqu'elles portent en elles-mêmes leur propre arrêt de mort. Nanine Charbonnel connaît beaucoup mieux le dossier biblique et son environnement culturel juif ; mais son travail est marqué par deux défauts flagrants : sa conviction, déconcertante de naïveté, d'être la première personne (et sans doute la seule) à avoir vraiment compris comment il fallait interpréter les textes bibliques relatifs à Jésus, et son attachement obsessionnel à une lecture de type kabbalistique de ces textes. Le caractère obsessionnel de sa démonstration se remarque même sur le plan graphique, confirmant le lien entre forme et fond que j'évoquais au début de cette leçon : en effet, on est frappé par le caractère tassé de la mise en page de son livre, avec une abondance de longues notes, qui prouvent la quantité de livres avalés par l'autrice, mais parfois bien mal digérés.

Quant à Thomas Brodie, il excelle encore davantage dans la mise en relation de textes bibliques différents. Seulement, il semble avoir oublié que le thème de l'accomplissement des Écritures implique un recours à des comparaisons par analogie, mais nullement un pur et simple copier-coller. Il implique aussi un recours au procédé de la typologie. Or, cela n'aboutit pas tout droit à la solution radicale de la non-existence historique de Jésus. Il est bien plus facile d'expliquer la diversité des interprétations relatives à Jésus si l'on admet qu'il a été connu de diverses manières et interprété par des auteurs aux parcours personnels différents, aux compétences littéraires, artistiques et théologiques différentes, mais tous animés par le désir de lui rendre témoignage comme à l'être exceptionnel qui a bouleversé leur vie, et finalement celle

---

<sup>17</sup> “To say Jesus did not exist as historical individual does not mean he has been eliminated. Copernicus did not eliminate the earth. He simply saw it in a new way, different from that implied by the Bible. Likewise Jesus; he is not eliminated, but seen in a new way. It is true, however, that Copernicus was disturbing. [...] He seemed literally to take the ground from under people. The earth lost its central place; and lost some of its solidity, especially its biblical image of resting on unshakeable foundations (Ps. 104.5). Jesus too loses one aspect of his solidity. But he does not lose his central place. In fact, his central place as an ‘image of the invisible God’ (Col. 1.15) can become clearer than ever” (Brodie, *op. cit.*, p. xiv. Je donne ici et plus bas ma traduction).

<sup>18</sup> “The story in the Gospels, then, is not the story of an individual who lived two thousand years ago. It is the story of a vital life that has been at work since time began but that became dramatically clearer to many people two thousand years ago. It is a life that, when seen initially, may seem like a killjoy, but when taken in fully, gives people increased breathing space, a greater sense of the full dimensions and possibilities of life. It is a life that the Gospels put in picture form, pictures that shaped Christianity and its rituals—and like great art, these pictures are radically true” (Brodie, *op. cit.*, p. xiv).

du monde entier, au point que l'actuel système quasi universel de compter les années s'appuie sur la date supposée de sa naissance<sup>19</sup>.

L'encyclopédie évoquée au début de cette leçon recueille des réflexions émises par toute sorte de personnes, intéressées pour des raisons diverses au personnage de Jésus, mais ne remettant pas en question son historicité. Parmi elles on trouve des exégètes et historiens chrétiens, de diverses confessions ; mais aussi des spécialistes juifs de la Bible et du Talmud ; des points de vue de musulmans, de croyants d'autres religions ainsi que d'agnostiques ou d'athées. Je voudrais juste relever la part que plusieurs chercheurs juifs ont donnée à la recherche sur le Jésus historique. Pour cela, je renvoie à un ouvrage de Dan Jaffé, paru il y a une dizaine d'années et préfacé par notre collègue honoraire de Lausanne Daniel Marguerat<sup>20</sup>. Alors que ces auteurs juifs des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles portent des regards sensiblement différents sur le personnage de Jésus, et interprètent de façon contrastée sa mission et sa relation au monde juif, aucun d'entre eux n'émet la moindre réserve concernant son existence historique.

## 2. – Exégèse et théologie

Maintenir l'historicité du personnage de Jésus n'enlève rien au travail de réflexion théologique sur son identité profonde et la portée de sa mission. J'ai toujours été convaincu qu'une saine exégèse biblique devait aboutir à une réflexion théologique<sup>21</sup>, pour la bonne raison que tous les écrits bibliques traitent de la relation entre Dieu et l'humanité. Se contenter d'une interprétation littéraire ou historique de ces écrits, ce serait donc s'arrêter à mi-parcours et ne pas leur rendre justice. Dans le cas des évangiles canoniques, ce souci théologique est tout particulièrement flagrant. Chacun des quatre récits est rédigé par un croyant, éventuellement chef de file ou membre d'une école de pensée – que l'on songe à l'école johannique proposée par Culpepper, voire à celle de Matthieu défendue par Stendahl –, mais en tout cas inséré dans une communauté de foi : car il n'existe pas de croyant isolé. De ce point de vue, l'évangile de Jean ne diffère pas des trois synoptiques, et la réflexion de Clément d'Alexandrie pour qui il traite des « choses spirituelles » tandis que les synoptiques ne viseraient que les « choses corporelles » mérite d'être singulièrement nuancée. Il est clair, cependant, que son évangile a une densité théologique et symbolique hors pair. Mais cela ne l'empêche pas d'apporter de précieuses indications d'ordre chronologique et topographique, qui font souvent de lui un meilleur témoin que les synoptiques du milieu dans lequel Jésus a vécu. Le quatrième évangile a une autre particularité : il nous donne un certain nombre de clés de lecture de son contenu.

### Clés de lecture johanniques

C'est un fait : en matière de clés de lecture, les synoptiques sont en effet moins bien lotis que Jean. Seul Luc introduit son premier tome (l'évangile) par une préface qui indique la

---

<sup>19</sup> Les bons étudiants de notre faculté doivent savoir que Jésus est né... avant Jésus-Christ, ce qui se vérifie non seulement sur le plan théologique – il y a eu l'homme Jésus avant sa confession comme Christ et Seigneur –, mais déjà sur le plan chronologique – le Nazaréen a dû naître vers l'an 6 avant notre ère !

<sup>20</sup> Dan JAFFE, *Jésus sous la plume des historiens juifs du XX<sup>e</sup> siècle*, Approche historique, perspectives historiographiques, analyses méthodologiques (Patrimoines – Judaïsme), Paris, Éd. du Cerf, 2009.

<sup>21</sup> Consacré à la finale du Prologue de Jean à partir d'une intuition géniale de Marie-Émile Boismard, mon premier article scientifique associait délibérément dans son titre et dans son propos les deux termes « exégèse » et « théologie » : « Exégèse et théologie de Jean I,18 », *RevThom* 89-2 (1989) 181-217.



manière dont il a travaillé. Il va même jusqu'à s'impliquer personnellement dans la présentation de son œuvre en employant la première personne du singulier (ἔδοξεν κάμοί, Lc 1,3), faisant ainsi exception parmi les quatre évangiles (le singulier οἶμαι de Jn 21,25 est quelque peu différent). Pour les deux autres synoptiques, pauvres en clés de ce genre, on peut néanmoins deviner la manière dont ils envisagent la présentation de Jésus. En s'ouvrant sur le témoignage du Baptiste, précédé par une triple référence aux Écritures juives (citation composite d'Exode, Isaïe et Malachie) et par un titre contenant le terme « Évangile », l'évangile selon Marc montre qu'il ne se cantonne pas à narrer de l'événementiel, mais propose un témoignage de foi inscrit dans une relecture de l'histoire d'Israël. De son côté, l'évangile matthéen est scandé par le thème de l'accomplissement des Écritures, parfois au prix de certaines libertés par rapport à la lettre de la Première Alliance. Pour certains exégètes, Mt 13,52 (πᾶς γραμματεὺς μαθητευθεὶς τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν ὁμοίως ἐστὶν ἀνθρώπῳ οἰκοδεσπότῃ, ὅστις ἐκβάλλει ἐκ τοῦ θησαυροῦ αὐτοῦ καινὰ καὶ παλαιά) serait une discrète allusion au scribe matthéen qui sait faire le lien entre *nova et vetera* (Ancien et Nouveau Testament), grâce à un jeu d'allitération supposé entre le nom sémitique *Maththaios/Matathya* et le participe grec *mathèteutheis*. Il existe donc bien, dans le texte des trois synoptiques, quelques indices sur la manière dont ils ont travaillé et le propos qu'ils visent.

Il n'en reste pas moins que l'évangile selon Jean est celui qui nous indique le plus clairement comment il s'est construit, et dans quel but son matériau a été rassemblé, organisé. Cela se remarque aux deux conclusions qui se lisent à la fin des ch. 20 et 21. Ce sera l'objet de ma prochaine réflexion. Pour l'instant, je voudrais relever les éléments qui, au fil du texte de Jean, manifestent une distance entre événements rapportés et interprétation proposée.

À deux reprises, aux deux extrémités de la vie publique de Jésus, l'évangéliste précise que les disciples n'ont pas compris sur-le-champ un geste ou une parole de Jésus. Après l'expulsion des vendeurs du Temple (Jn 2,15-16), le narrateur évoque par deux fois un travail de mémoire opéré par les disciples. Tout d'abord, juste après l'expulsion des vendeurs et la parole de Jésus qui accompagne son geste violent, « ses disciples **se rappelèrent** qu'il était écrit : "Le zèle pour ta maison me dévorera" » (Jn 2,17). Puis, après un échange entre les *Ioudaïoi* et Jésus au sujet du Temple, le narrateur ajoute : « Aussi, **lorsqu'il fut relevé des morts**, ses disciples **se rappelèrent** qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole qu'avait dite Jésus » (Jn 2,22).

Le premier acte de mémoire relatif au verset du Ps 68<sup>LXX</sup> ne doit pas nécessairement être compris comme ayant suivi immédiatement le geste violent de Jésus ; il me semble que c'est plutôt après sa résurrection, mentionnée au v. 22, que tout s'est éclairé pour les disciples : non seulement ce que Jésus avait dit et fait, mais quelle Écriture était en jeu, à savoir le verset du psaume annonciateur de la Passion. Mais je n'entre pas davantage dans la discussion de cet épisode<sup>22</sup>. Mon but aujourd'hui est simplement de souligner qu'au début de la vie publique de Jésus – puisque Jean a fait le choix délibéré de placer le récit de l'expulsion des vendeurs à cet endroit de son livre – l'évangéliste évoque un travail de mémoire de la part des disciples. Ce qui implique une distance dans le temps, la conscience que, dans une vie humaine, certains événements importants ne prennent sens que bien plus tard, après avoir été relus à la lumière

<sup>22</sup> Je n'ignore pas non plus que d'autres exégètes – en particulier mon dernier doctorant de l'École biblique de Jérusalem, Adam Kubis, actuellement professeur à l'Université catholique de Lublin – distinguent deux actes de mémoire successifs, et considèrent que l'Écriture mentionnée au v. 22 ne se résume pas au verset du psaume.

d'expériences plus récentes. Jean précise le moment du souvenir des disciples : après la résurrection de Jésus. Autrement dit : ce n'est que dans la foi au Christ ressuscité, à la lumière de Pâques, que les événements vécus par Jésus et ses disciples prennent sens.

Un deuxième épisode, situé à la fin de la vie publique de Jésus, confirme ce jeu sur la mémoire et le temps. Après l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem, assis sur un âne, l'auteur cite le prophète Zacharie. Puis il ajoute : « Cela, ses disciples ne le comprirent pas sur-le-champ ; mais, **quand Jésus fut glorifié**, alors **ils se rappelèrent** que cela avait été écrit à son sujet, et que c'était ce qu'on lui avait fait » (Jn 12,16). Là encore, c'est après la glorification de Jésus, donc après sa mort *mais aussi* sa résurrection, que cet événement s'éclaire.

Dans ces deux épisodes qui encadrent la vie publique de Jésus, la mémoire des disciples a été sollicitée. L'auteur suggère-t-il ainsi que l'ensemble de sa vie doit être interprétée à la lumière de Pâques, tout en s'appuyant aussi *et d'abord* sur la mémoire humaine des disciples ? Ne faut-il donc pas y voir la conviction que la foi chrétienne n'est pas un délire dû à une hallucination collective (*pace* M. Onfray !), ni non plus une sorte de construction *post-mortem* par des gens désespérés d'avoir perdu leur maître ou un ami cher, mais qu'elle est bel et bien fondée sur le témoignage de personnes qui ont connu Jésus, l'ont entendu et l'ont suivi ? C'est ce que nous proposent nombre d'écrits du Nouveau Testament, comme par exemple ce verset des Actes des apôtres relatif à l'élection de Matthias à la place de Judas : « Il faut donc que, parmi les hommes qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus est entré et sorti à notre tête, en commençant par le baptême de Jean et en allant jusqu'au jour où il nous a été enlevé, l'un d'entre eux devienne avec nous témoin de sa résurrection » (Ac 1,21-22, TOB modifiée).

Mais Jean évoque encore le thème de la mémoire dans les passages des discours d'adieu relatifs au Paraclet. L'Esprit que le Père (ou Jésus) enverra va éclairer les disciples sur le sens des événements, tout comme le don de l'Esprit Saint réveille le courage et la *parrhèsia* des disciples, qui dès lors vont annoncer le Christ (cf. Ac 2,4.17-18.22-24.32-33.36). Dans les discours d'adieu, le Jésus johannique affirme que « le Paraclet, l'Esprit saint qu'enverra le Père en mon nom, celui-là vous enseignera tout, et il vous **rappellera** (ὁπομνήσει) tout ce que je vous ai dit » (Jn 14,26) ; cet Esprit de vérité lui rendra témoignage, et ses premiers disciples feront de même (Jn 15,26-27) ; il conduira les disciples dans la vérité tout entière (Jn 16,13a), en leur annonçant (ἀνάγγελλειν) les choses à venir (Jn 16,13b), mais aussi **en reprenant** celles que Jésus aura dites (Jn 16,14-15). Jean suggère ainsi que le livre qu'il écrit – ou fait écrire (cf. Jn 21,24) – au sujet de Jésus est à la fois une œuvre humaine, fondée sur les **souvenirs** des premiers compagnons de Jésus, et une œuvre divine, animée par **l'Esprit** de vérité. D'où l'importance d'une lecture théologique des évangiles, articulée à l'historicité du personnage de Jésus et de ses premiers compagnons.

### 3. – Les deux conclusions johanniques

Il est bien connu que l'évangile selon Jean contient deux conclusions. L'une, au ch. 20, est constituée de deux versets (v. 30-31) : « Sans aucun doute (il y a) de nombreux autres signes (que) fit Jésus sous les yeux de ses disciples, qui ne sont pas mis par écrit dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son Nom. » L'autre, au ch. 21, ne tient que dans le seul v. 25 : « Il

y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus, lesquelles, si on les écrivait une par une, je ne pense pas que le monde pourrait contenir les livres (ainsi) écrits. » En effet, il est désormais acquis que Jn 21,24, l'avant-dernier verset, ne fait pas partie de la conclusion du livre, mais clôt son dernier épisode, celui de la question posée par Pierre au sujet du disciple que Jésus aimait (Jn 21,21b) : « Seigneur, et lui, quoi ? » Autrement dit : « Tu viens de m'apprendre mon double destin : ma tâche de pasteur de tes brebis (Jn 21,15-17), et la mort violente par laquelle je rendrai gloire à Dieu (Jn 21,18-19). Très bien, maître ; mais celui-là, que va-t-il lui arriver ? »

Le brave Pierre est égal à lui-même : un bon caractère primaire, toujours curieux de savoir ce qui se passe autour de lui, chez les autres : c'est déjà lui qui avait demandé au disciple bien-aimé de s'informer auprès de Jésus au sujet de celui qui le livrerait (Jn 13,23-25 ; 21,20). Pierre veut savoir le destin de ce disciple anonyme. À cette question de curiosité, Jésus répond par une autre question quelque peu énigmatique, que l'évangéliste répète afin qu'on mesure bien l'importance (Jn 21,22.23b) : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi ! »

L'anonymat de ce « disciple que Jésus aimait » demeure, et cependant l'avant-dernier verset du livre, qui clôt cet épisode, ajoute une précision de taille sur son identité : « C'est ce disciple qui témoigne au sujet de ces choses, et qui les a mises par écrit ; et nous savons que son témoignage est véridique » (Jn 21,24). Autrement dit : nous lui devons le quatrième évangile. Malgré les apparences, ce verset ne signifie pas nécessairement que le disciple a lui-même tenu le calame pour rédiger les pages qui précèdent. Il le présente en revanche comme celui qui fut à l'initiative de la production de cet opuscule qu'on appellera, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, « l'évangile selon Jean ». En effet, ce verset est l'unique du quatrième évangile, avec ceux concernant Pilate et la rédaction du *titulus* de la croix (Jn 19,19.21.22), où le verbe « écrire » ne renvoie pas à un passage d'Écriture, mais au travail ordinaire d'un homme ordinaire. De plus, Pilate qui a dit « Ce que j'ai écrit, je l'ai bel et bien écrit » n'a évidemment pas tenu lui-même le stylet pour graver le motif de la condamnation de Jésus. Nous sommes ici devant le cas bien connu du *Caesar pontem fecit* : Pilate a fait rédiger un écriteau. Il en va de même pour le disciple que Jésus aimait : c'est lui qui a fait rédiger ce livre.

Le projet de l'évangéliste Jean est clairement exprimé à la fin du ch. 20. Avec de nombreux auteurs je considère que le ch. 21 fait partie intégrante de l'évangile canonique, mais qu'il a été ajouté dans une deuxième (ou troisième) étape rédactionnelle. J'ai souvent proposé à mes étudiants la petite gymnastique intellectuelle suivante. Imaginez que vous ne connaissiez pas le ch. 21. Certes, il nous manquerait le beau récit johannique de la pêche miraculeuse, symbole de la mission des disciples ; certes, il nous manquerait le célèbre dialogue entre Jésus et Pierre (« Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? »), trois fois réhabilité après son triple reniement ; certes, nous n'aurions pas l'allusion au martyre de Pierre, ni la finale qui évoque la mission différente du disciple bien-aimé.

Cependant, sans ce ch. 21 – et même, selon moi, sans le prologue (Jn 1,1-18) –, il ne manquerait rien aux ch. 1,19 – 20,21 de Jean pour constituer un évangile : la mise par écrit de faits et gestes de Jésus, inaugurée par « le commencement des signes » (Jn 2,11), le souvenir de ses rencontres, paroles, enseignements et controverses avec des interlocuteurs différents ; puis le récit de son arrestation, de sa condamnation à mort, de son exécution et de sa mise au tombeau ; enfin, le récit des christophanies pascales, et même l'envoi des disciples en mission (Jn 20,30-31). Avant ces deux versets de conclusion, le chapitre 20 contient deux récits qui marquent la fin d'un cycle, et ouvre l'esprit du lecteur à la suite de l'aventure de la foi, celle de

l'Église. Au soir de Pâques, Jésus ressuscité se montre à ses disciples enfermés dans la peur, leur offre sa paix et le don de l'Esprit, afin de les envoyer dans le monde tout comme lui-même a été envoyé par le Père, autrement dit pour annoncer à l'humanité la Bonne Nouvelle du salut (Jn 20,19-23). Puis vient un épisode qui développe cette ouverture aux générations postérieures, grâce à la figure de l'apôtre Thomas, absent le soir de Pâques mais présent une semaine plus tard. Celui qui fait partie des Douze – le narrateur insiste là-dessus – joue aussi le rôle de représentant des générations à venir, qui n'auront pas vu de leurs yeux le Ressuscité mais devront accorder foi à la parole des premiers disciples, et se réuniront de dimanche en dimanche pour célébrer le Ressuscité (Jn 20,24-29). La dernière parole émise par Jésus ressort alors, et c'est une béatitude qui s'adresse à tous les lecteurs, auditeurs et croyants à *venir* : « Heureux ceux qui, n'ayant pas vu, auront fait le pas de la foi ! » (Jn 20,29.)

Tout est dit, de ce qui fait un évangile. Il reste à l'auteur à conclure son propos en quelques mots : ce sont les v. 30-31 du ch. 20, que je considère avec beaucoup d'autres exégètes comme la conclusion de l'ensemble de l'évangile, placé sous le signe des « signes accomplis par Jésus » : « Certes, il y a encore beaucoup d'autres signes que fit Jésus sous les yeux de ses disciples, qui ne sont pas rapportés par écrit dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20,30-31). Toute la vie publique de Jésus est résumée par le syntagme *beaucoup de signes*. Le fait que l'évangéliste n'en ait retenu que quelques-uns, qui constituent la trame de son livre, montre qu'aucun auteur d'évangile n'a le souci ni l'objectif de nous livrer la totalité des faits, gestes et paroles de Jésus. Les évangiles ne sont pas un ouvrage du genre *Vie et œuvres complètes de Jésus Christ*, mais une sélection par tel auteur de certains passages de la vie de Jésus, à rapporter comme il le sent, avec un souci théologique et symbolique. L'événementiel n'a pas disparu de l'horizon, il s'y trouve bien sous forme de traces plus ou moins décelables, analysables, vérifiables ; mais il n'en constitue pas le but ultime. Rappeler au lecteur que son livre ne prétend nullement à contenir tout ce qu'on pourrait savoir sur le Jésus historique est une manière pour l'auteur de nous inviter à lire et relire sans cesse ces mêmes épisodes, pour en scruter toujours mieux, toujours autrement, le message. Il en va ainsi de tous les livres bibliques, en particulier des Psaumes, aliment de base de la prière des moines au fil des siècles.

On pourrait en rester là : tout est dit, et l'ouverture offerte par l'invitation à lire et relire les mêmes pages, à entrer dans l'aventure de la foi pour y revenir sans cesse – tel est, peut-être, le sens de la variante textuelle concernant le verbe *croire* (*pisteuète / pisteusète*) – se présente à nous comme un merveilleux mode d'emploi du quatrième évangile. Ne pas plonger dans ce livre avec un souci obsessionnel d'exactitude des faits et paroles rapportés, ne pas non plus viser le contraire en se livrant à une lecture ésotérique de son message, déconnectée de toute dimension d'incarnation.

Mais tout ne s'arrête pas là ! Il y a bien un nouveau chapitre avant la fin. Il me paraît fort difficile d'imaginer que le ch. 21 s'enchaîne sans heurts sur ceux qui précèdent, tant on a l'impression en lisant le début que les premiers disciples n'ont rien compris et sont repartis à leur occupation d'autrefois, la pêche au filet dans les eaux du lac de Galilée. On a souvent noté que, si les vingt premiers chapitres de l'évangile sont résolument christologiques – d'une christologie théocentrée, la figure du Père étant toujours en arrière-plan des propos de Jésus –, le ch. 21 semble plutôt marqué par des aspects ecclésiologiques : la mission de l'Église, symbolisée par le filet qui ne se rompt pas ; le repas au bord du lac, préparé par le Ressuscité, qui fait écho au rite eucharistique ; la figure de Pierre, qui tire le filet vers le rivage, redit à Jésus

son attachement affectif et reçoit de lui un appel au martyre ; enfin, la figure différente du disciple que Jésus aimait, appelé à « demeurer jusqu'à ce que [Jésus] vienne » (Jn 21,22-23), vocation qui se réalise par l'intermédiaire de son livre, toujours lu par les générations successives de croyants.

Une fois ce disciple bien-aimé repéré, et désigné comme l'initiateur de la mise par écrit de ces pages (Jn 21,24), l'auteur de ce chapitre additionnel achève son propos par un bref verset de conclusion : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus, lesquelles ne sont pas écrites une à une ; et je ne pense pas que le monde lui-même puisse contenir les livres qu'on pourrait en écrire » (Jn 21,25). Ce verset rappelle, bien entendu, celui qui conclut le ch. 20 : seul le terme si fort *sèmeia* y est remplacé par un terme plus banal, *ces [choses-]là*. L'auteur n'insiste pas à nouveau sur le caractère de *signes* qui marque la vie de Jésus ; il veut seulement redire que le livre dont il écrit la postface n'a pas la prétention de tout rapporter. Les termes avec lesquels cela est dit ne sont pas ignorés des auteurs juifs du premier siècle et d'avant notre ère ; on les retrouve, notamment, dans le premier Livre des Maccabées et chez Philon d'Alexandrie ; mais certains auteurs profanes les connaissent aussi. Autrement dit, il y a, dans ce verset quelque peu emphatique, un emprunt délibéré à une pratique littéraire attestée à l'époque de sa rédaction. Cependant, puisqu'il vient mettre un point final à un ample récit concernant l'identité et la mission de Jésus de Nazareth, le lecteur est amené à lui donner un sens plus précis : la tradition johannique atteste que parler de Jésus est un sujet inépuisable, qu'on n'aura jamais fini d'en parler et d'écrire sur lui ; et, en même temps, car nous ne pouvons pas imaginer d'encombrer notre univers de livres toujours nouveaux sur ce sujet, nous sommes invités à refaire sans cesse par nous-même le parcours des pages qui précèdent, car une seule lecture n'en épuise pas le sens.

#### 4. – Conclusion

En regardant les deux conclusions du quatrième évangile, je me demande si on ne peut pas les interpréter aussi comme des clés de lecture valables pour les trois autres évangiles canoniques. Après tout, chaque évangéliste a eu le projet d'offrir un témoignage sérieux, authentique, qui permette d'adhérer à Jésus par la foi. Un détail de l'histoire du canon m'invite à aller dans ce sens. D'après certains chercheurs – je pense notamment à Christian-Bernard Amphoux, qui a étudié le *codex Bezae* (manuscrit du V<sup>e</sup> siècle) –, la première réunion des quatre évangiles en un ensemble canonique atteste l'ordre suivant : Matthieu, Jean, Luc et Marc. La finale inauthentique de Marc s'explique bien par sa présence à la fin du premier canon des évangiles, puisqu'elle résume plusieurs christophanies pascales provenant des quatre évangiles. La deuxième place accordée à Jean atteste aussi l'importance de cet évangile dans l'antiquité chrétienne, à égalité avec celui de Matthieu qui parle de l'Église. Mais, par la suite, l'ordre canonique sera changé, et Jean se retrouvera en dernière place. Les trois synoptiques sont alors regroupés en raison de leurs similitudes, et le dernier apparaît comme la cerise sur le gâteau : *the last but not the least!*

Du coup, ne peut-on pas se risquer à lire le tout dernier verset johannique comme une conclusion valable pour chacun des évangiles, et même pour leur ensemble canonique ? Inutile de rajouter des évangiles à ces quatre-là, comme le martèlera Irénée de Lyon à la fin du deuxième siècle. Quatre évangiles, cela suffit largement à nourrir la vie des croyants ; la diversité de leurs présentations de Jésus, voire parfois les contradictions que l'on peut déceler

entre eux, loin de postuler la non-existence historique de Jésus, ne fait que conforter l'idée qu'on a bien affaire à un personnage de l'histoire, irréductible à toute catégorie, inclassable, enraciné dans la culture juive et en même temps ouvert à tout être humain.

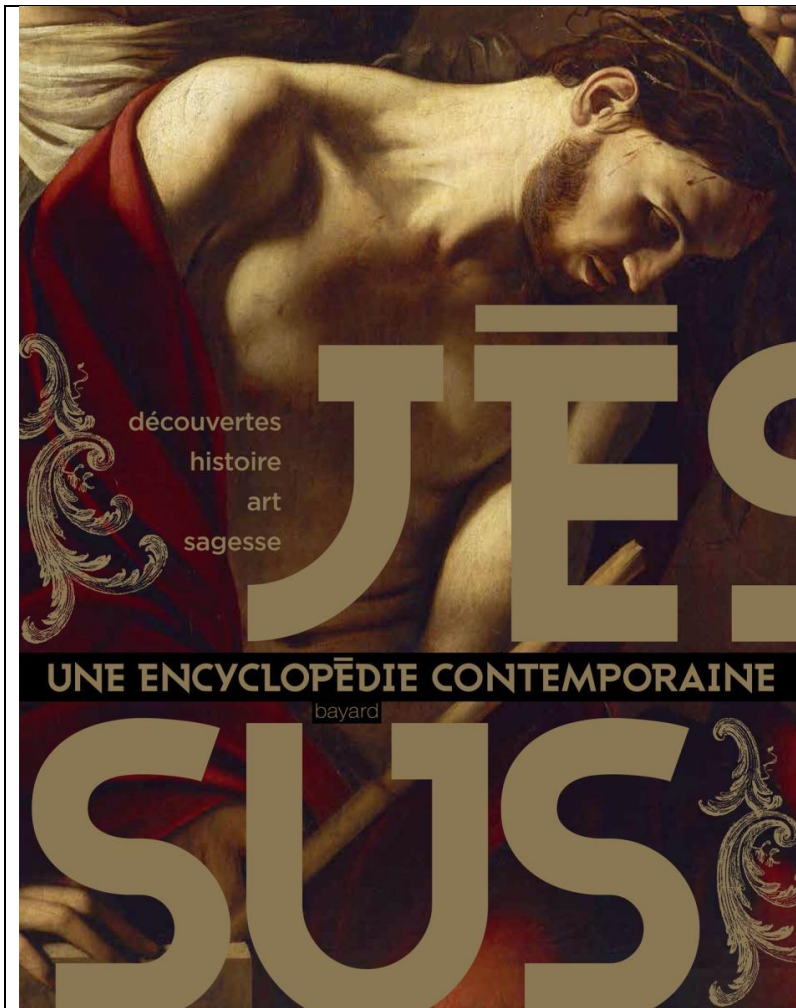
Qu'il soit simple curieux, croyant « de la base » ou exégète de métier, le lecteur des évangiles ne peut prétendre tout comprendre d'un seul coup, ni non plus offrir la seule interprétation valable de ces récits étonnants et fascinants. Le Jésus humain décrit par les évangiles, tout comme le Christ de la foi attesté par tous les écrits du Nouveau Testament, reste et restera un sujet de recherche inépuisable. Pour certains, cette quête se cantonnera à une démarche rationnelle visant à mieux préciser les circonstances historiques du personnage Jésus. Mais pour bien d'autres, de tout niveau de culture, il s'agit d'une quête spirituelle jamais achevée, dont l'objet est inépuisable, et même insaisissable ici-bas : « Cesse de me retenir » (Jn 20,17) ; « je tâche de le saisir » (Ph 3,12-13). Pour terminer cette leçon, je vous offre cette belle réflexion du diacre saint Éphrem le Syrien :

« Qui donc est capable de comprendre toute la richesse d'une seule de tes paroles, Seigneur ? Ce que nous en comprenons est bien moindre que ce que nous en laissons, comme des gens assoiffés qui boivent à une source [...] Celui qui a soif se réjouit de boire, mais il ne s'attriste pas de ne pouvoir épuiser la source. Que la source apaise ta soif, sans que ta soif épuise la source. Si ta soif est étanchée sans que la source soit tarie, tu pourras y boire à nouveau, chaque fois que tu auras soif. Si, au contraire, en te rassasiant, tu épuisais la source, ta victoire deviendrait ton malheur<sup>23</sup>. »

---

<sup>23</sup> Saint ÉPHREM, *Commentaire sur l'évangile concordant*, 1,18-19 (*Liturgie des heures*, I, pp. 553-554).

**Annexe : présentation de quatre ouvrages sur Jésus, parus en français en 2017.**



***Jésus. Une encyclopédie contemporaine***

Ce livre, exceptionnel, tant par son aspect que par la richesse de ses textes et de ses illustrations, constitue un formidable panorama des connaissances actuelles sur Jésus.

Y sont présentés, par les plus grands exégètes, biblistes et historiens les découvertes archéologiques majeures et les points de vue historique, théologique et artistique les plus récents.

Les textes prennent des formes variées : récits, encadrés, tableaux, interviews et les illustrations sont nombreuses (environ 400).

Un foisonnement de savoirs passionnants sur le Christ, qui unit et oppose les trois monothéismes et qui demeure une figure spirituelle fondatrice de notre monde occidental.

[Collectif](#)

Bayard, Collection [Religions et société, septembre 2017](#)

Sous la direction de JOSEPH DORÉ  
Coordination CHRISTINE PEDOTTI

# Jésus

## L'encyclopédie



ALBIN MICHEL

### *Jésus. L'encyclopédie*

Responsable(s) : Joseph Doré, Christine Pedotti  
[Albin Michel](#), collection [Documents](#), octobre 2017

#### L'avis de La Procure :

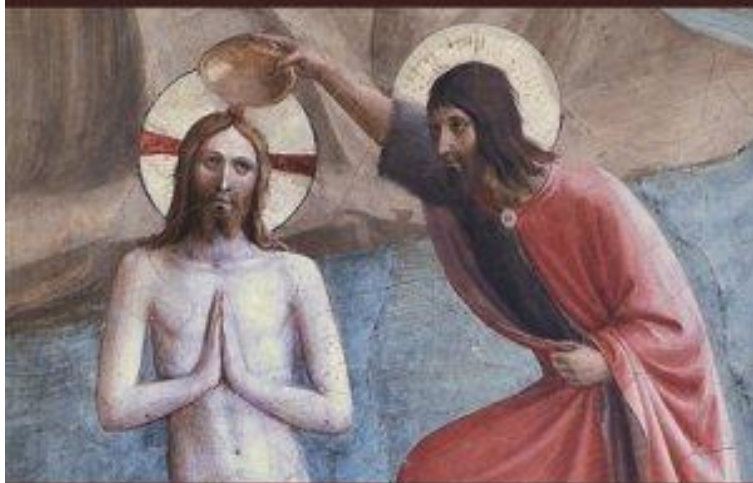
C'est un engagement éditorial sans précédent et une mise en œuvre remarquable pour ce *Jésus. L'encyclopédie*. Mgr Joseph Doré, archevêque émérite de Strasbourg, éminent théologien et fondateur de la célèbre collection « Jésus et Jésus-Christ » aux éditions Mame-Desclée, porte ici un projet ambitieux et exaltant, celui de présenter la figure de Jésus au monde actuel. Destinée à tout public, cette encyclopédie, riche de 850 pages, illustrée, propose les contributions des plus grands spécialistes internationaux contemporains ainsi que celles d'auteurs, écrivains, philosophes et historiens, qui sous la forme d'une « carte blanche » apportent un éclairage différent à chaque fois. Car l'ambition de ce livre est bien d'être à la portée de tous. Le soin qui a présidé à la rédaction le montre : la mise en page est impeccable, lisible, attrayante, tandis qu'un index précieux permet la consultation d'un point particulier. Cette œuvre, qui aura nécessité plus de trois années de travail pour le comité éditorial et les rédacteurs, est d'une grande pédagogie et d'une belle originalité. Cette encyclopédie nous donne l'assurance de découvrir la vie et le message de Jésus de façon complète et sûre, et d'avoir toutes les données essentielles pour le comprendre aujourd'hui. « Plonger dans cette lecture est une belle aventure humaine, culturelle et spirituelle. C'est une lecture essentielle, un cadeau qui honore la soif de connaissance et réjouit la curiosité » (Mathilde, libraire à Paris).



Marie-Françoise Baslez

# JÉSUS

Dictionnaire  
historique  
des évangiles



omnibus

*Jésus. Dictionnaire historique des Evangiles*

par [Marie-Françoise Baslez](#)

Éditions [Omnibus](#) , novembre 2017

S'appuyant sur l'histoire et les Evangiles, la spécialiste du christianisme des premiers siècles propose des articles thématiques sur les événements marquants de la vie de Jésus, son entourage, les traditions de son temps et le monde juif sous occupation romaine.  
©Electre 2017

Andreas Dettwiler (éd.)

# Jésus de Nazareth

Études contemporaines



LABOR ET FIDES

## Jésus de Nazareth

Études contemporaines

[Dettwiler Andreas](#) (éd.)

Collection [Le Monde de la Bible](#)

Labor et Fides, décembre 2017

L'ouvrage réunit dix conférences sur la question du Jésus historique qui ont été données dans le cadre d'un cours public en 2016 à l'Université de Genève.

Les auteurs : Adriana Destro, Martin Ebner,  
Christian Grappe, Daniel Marguerat,  
Annette Merz, Enrico Norelli,  
Mauro Pesce, Gerd Theissen,  
Jürgen Zangenberg et Jean Zumstein.